

H. Coulet, *Le Roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Colin, Coll. « U », 1967-1968, 2 vol., 560 p. et 284 p.

René Godenne

---

Le roman canadien (1945-1960)

Volume 2, Number 2, août 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500084ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500084ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Godenne, R. (1969). Review of [H. Coulet, *Le Roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Colin, Coll. « U », 1967-1968, 2 vol., 560 p. et 284 p.] *Études littéraires*, 2(2), 251–254. <https://doi.org/10.7202/500084ar>

d'un des sommets du roman épistolaire, les *Liaisons dangereuses*. Plutôt qu'une « quête des sources », ou des influences, elle se présente comme une étude sur la tradition historique et littéraire dans laquelle s'inscrit le chef-d'œuvre de Laclos. Une telle recherche « permet d'éviter ce que la quête des sources peut avoir de décevant et de négatif, et d'adjoindre aux dettes certaines des rencontres qui s'expliquent aisément par un climat commun, par l'atmosphère d'une époque ou par des intentions voisines, et qui éclairent en retour l'univers de Laclos, sans qu'il soit pour autant prouvé qu'il ait lu tous les ouvrages cités » (p. 9). La table des matières nous donnera une bonne idée de l'enquête très vaste entreprise par M. Versini. La première partie de la thèse essaie de retracer la tradition historique et littéraire de « l'école des séducteurs » ; la seconde met en lumière « l'apprentissage de l'écrivain », aussi bien dans l'usage qu'il fait de la technique épistolaire que dans la langue utilisée ; la dernière partie, intitulée « les affinités profondes », tente de situer la pensée de Laclos par rapport à la philosophie de son temps — surtout celle de Rousseau.

Le lecteur trouvera-t-il trop longue cette minutieuse investigation des lieux communs et des sources attestant que les *Liaisons dangereuses* appartiennent bien à leur époque ? À trop s'attarder à « la chronique scandaleuse » ou aux idées pédagogiques de Rousseau et de ses contemporains, il risque d'oublier en chemin le roman. Mais personne ne s'en plaindra. Car si les 25 pages consacrées à « la chronique scandaleuse » ne nous font guère avancer dans l'étude des *Liaisons dangereuses*, la recherche des « affinités profondes » (pp. 435-631) constitue une synthèse fort riche de certains aspects de la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Et l'analyse du style (pp. 311-425) — que M. Versini lui-même souhaiterait plus « approfondie » —, constitue, avec celle de Seylaz, Le Hir et Thelander, une base solide pour des recherches futures plus élaborées.

Avouerais-je que les réflexions consacrées à la technique épistolaire ne m'ont pas entièrement satisfait ? Si l'on trouve des pages fort convaincantes (pp. 290-297) sur les modifications dans l'ordre et la date des lettres, l'ensemble tourne un peu court et nous fait regretter que M. Versini n'ait pas poussé plus loin les réflexions de Rousset et de Seylaz. — Mais passons vite sur ce qui n'est peut-être qu'un caprice de lecteur et exprimons plutôt le souhait que M. Versini nous procure bientôt cette édition des œuvres de Laclos à laquelle il travaille.

Réal OUELLET

Université Laval

□ □ □

H. COULET, *le Roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Colin, Coll. « U », 1967-1968, 2 vol., 560 p. et 284 p.

Sur l'histoire du roman français des origines au XVIII<sup>e</sup> siècle il n'existait, jusqu'à ces derniers temps, que des ouvrages vieillis comme ceux de von Waldberg, Körting, Reynier, Le Breton et Servais Étienne (les études récentes de D. Dallas et de V. Mylne sont trop médiocres pour qu'on doive en tenir compte). Cependant, ces historiens s'étaient cantonnés dans un siècle. Aucun, rebuté sans doute par la tâche qu'un tel travail exigerait, n'avait tenté d'établir une synthèse en s'attardant à l'évolution du genre au cours d'une aussi longue mais si riche période. Certes, pareille synthèse se découvrirait dans les histoires de la littérature, mais

tellement sommaire qu'elle finissait par être sans intérêt. C'est donc le premier mérite de M. Coulet que d'avoir osé constituer cette synthèse dans un livre uniquement consacré au genre romanesque. C'est le second mérite que de l'avoir réussie pleinement, car, on va le voir, l'histoire littéraire avec H. Coulet devient chose vivante, et non plus comme cela était si souvent le cas, chose fossilisante.

Le volume I du *Roman jusqu'à la Révolution* apparaît, dès une première lecture, comme un ouvrage très complet par l'abondance de la matière rassemblée: M. Coulet a voulu passer en revue le plus grand nombre d'œuvres possible et il a tenu à accorder toute son attention à la part de la réflexion critique qui anima les théoriciens du genre aux différentes époques. C'est aussi un ouvrage très solide par le soin, la minutie apportés à élaborer les origines et causes d'une évolution, à préciser les jalons de cette évolution, à bien faire la part entre œuvres essentielles et œuvres secondaires. C'est encore un ouvrage qui satisfera tant l'historien de la littérature (par les vues d'ensemble proposées) que le critique pré-occupé d'abord par le texte (par l'analyse en profondeur de certains passages: H. Coulet va, par exemple, jusqu'à faire un commentaire stylistique des *Lettres portugaises*). C'est enfin un ouvrage passionnant par les réflexions qu'il suscite à propos de formes particulières romanesques encore si peu connues (le roman épistolaire, le récit noir, le récit utopique, etc.).

En un temps où l'on fabrique des histoires de la littérature à partir des histoires antérieures et non des œuvres mêmes (le scandale du livre de Paul Guth est encore dans toutes les mémoires), *le Roman jusqu'à la Révolution* offre cet intérêt d'être un livre qui apporte des vues personnelles: H. Coulet

a lu les œuvres dont il parle, il les connaît admirablement, et il est parvenu à dominer cette vaste production romanesque qu'il a répertoriée (on peut en voir une preuve dans les proportions de son livre qui respectent assez l'ordre des valeurs: 78 p. pour le Moyen Âge, 38 pour la Renaissance, 145 pour le XVII<sup>e</sup> siècle, 231 pour le XVIII<sup>e</sup> siècle). Certes, le brillant dix-huitiémiste qu'est H. Coulet se montre surtout à l'aise dans le siècle des Lumières, mais la connaissance qu'il témoigne des autres siècles, se révèle finalement tout aussi remarquable.

Conçu dans une perspective chronologique, *le Roman jusqu'à la Révolution* ne tient pas compte de questions de terminologie (romans proprement dits, contes et nouvelles seront ainsi analysés tout ensemble sans distinction). C'est que H. Coulet est conscient que l'histoire de ces types particuliers de récits, — nouvelle, histoire tragique, conte moral —, reste à faire. On aurait aimé seulement voir citer avec plus de précision les titres des « nouvelles » des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (généralement, l'étiquette de « nouvelle galante » ou de « nouvelle historique » est escamotée).

M. Coulet domine sa matière, on l'a dit. Aussi, c'est avec beaucoup de bonheur qu'il cerne chaque fois l'esthétique des différentes formes qui se sont succédé, qu'il fait apparaître la valeur de chaque forme, ses limites aussi. Par là, il peut avec plus de sûreté souligner les constantes qui se retrouvent d'une époque à l'autre; il peut aussi finalement montrer comment la notion d'un romanesque aristocratique se dégrade au fil du temps pour céder la place à un romanesque plus bourgeois. Et H. Coulet a raison de terminer son livre sur l'analyse des récits de Diderot, qui est « le premier de nos romanciers parce qu'il

a l'intuition de la véritable vie et le sentiment des rapports qui lient au monde entier chaque événement et à la société humaine chaque existence humaine » (p. 517).

Ce qu'il faut surtout louer chez M. Coulet, c'est qu'il ne se contente pas de parler des grandes œuvres, connues et célébrées tant de fois, — pour lesquelles il arrive cependant à dire des choses neuves (les pages sur l'*Heptaméron*, la *Princesse de Clèves*, la *Nouvelle-Héloïse*, les *Liaisons dangereuses* sont certainement parmi les meilleures). M. Coulet se penche ainsi sur des œuvres trop souvent négligées comme les *Nouvelles françaises* de Segrais, les romans de Prévost (« Ne voir en lui que l'auteur de *Manon Lescaut* est l'appauvrir de façon caricaturale », est-il écrit justement p. 364). Il s'intéresse encore à des œuvres oubliées comme les *Histoires tragiques* de Rosset (ce précurseur méconnu du récit noir), le *Dom Carlos, nouvelle historique* de l'abbé Saint-Réal, les nouvelles psychologiques de M<sup>lle</sup> Bernard, la *Paysanne parvenue* de Mouhy, etc. (un regret : Donneau de Visé et ses intéressantes *Nouvelles galantes, comiques et tragiques* auraient mérité un peu plus de « publicité »). Et le commentaire de ces œuvres est rendu d'autant plus facile à suivre pour le lecteur que M. Coulet donne fréquemment de larges résumés. Il y a là une tentative extrêmement chaleureuse — trop rare pour qu'on ne la souligne pas — de réhabiliter un certain nombre d'auteurs que les *a priori* ont rejeté dans l'ombre. Signalons enfin que le *Roman jusqu'à la Révolution* constitue aussi un état présent des meilleures études, articles et livres, sur le roman, études qui sont indiquées en note.

Ce volume I présente quelques imprécisions qu'il me paraît utile de souligner.

P. 14 : M. Coulet déforme quelque peu la vérité quand il écrit : « . . . Seul

le mot *nouvelle* a gardé sans grands changements le sens qu'il avait reçu au XV<sup>e</sup> siècle, de court récit d'une aventure récente, colportée par les contemporains, et qu'on veut être le premier à raconter à ceux qui l'ignorent ». En fait, la nouvelle, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, est nettement distincte de celle des siècles précédents, étant une œuvre généralement très longue, qui peut atteindre plusieurs centaines de pages.

P. 138 : le personnage du « Pauvre généreux » de Sorel ne s'appelle pas Frontan, mais Floran.

Pp. 216-223 : l'aspect galant, — si envahissant —, du romanesque des *Nouvelles françaises* de Segrais aurait dû être davantage mis en évidence.

P. 263 : Le titre de Boursault n'est pas le *Prince de Condé, roman historique*, mais le *Prince de Condé, nouvelle historique* (« roman historique » n'apparaît que dans le titre de l'édition de 1792).

P. 486 : au lieu de « Saxelange », titre d'une nouvelle de Sade, il faut lire « Faxelange ».

Le volume II du *Roman jusqu'à la Révolution* est une anthologie de textes théoriques sur le roman (choisis tant chez les écrivains que chez les critiques) et aussi d'extraits de récits. On peut se demander s'il fallait réserver une part à ces récits, d'autant qu'elle est assez maigre et décidée plutôt arbitrairement (pourquoi, par exemple, un extrait des *Belles Grecques* de M<sup>me</sup> Durand et non pas un du recueil de Segrais, pourquoi l'*Histoire d'une religieuse écrite par elle-même* de M<sup>me</sup> de Tencin et non les *Malheurs de l'amour* de la même ?). N'aurait-il pas mieux valu s'en tenir uniquement à une anthologie de textes théoriques dont la plupart auraient été cités dans leur entier ? Cette anthologie serait alors devenue un outil de travail aussi utile que l'histoire élaborée au volume I,

puisque M. Coulet a rassemblé là une mine de textes très précieux, introuvables en dehors des bibliothèques.

René GODENNE

Université Laval

□ □ □

Nathan KRANOWSKI, **Paris dans les romans d'Émile Zola**, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 157 p.; Robert J. NIESS, **Zola, Cézanne and Manet, A Study of « l'Œuvre »**, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1968, 300p.

La présence de Paris dans l'œuvre romanesque de Zola est si éclatante que l'on s'étonne de trouver dans sa bibliographie critique si peu d'études d'ensemble antérieures à celle de M. Kranowski<sup>1</sup>. En ce thème — et c'est une évidence de le rappeler — convergent la plupart des autres, que ce soit la corruption de l'Empire ou la glorification de l'art moderne, la déchéance individuelle ou la puissance des masses populaires. Repoussoirs ou le plus souvent aimants, la Cité, le Bois de Boulogne, les Halles ou les beaux quartiers s'identifient aux destins de Claude Lantier, de Renée, de Florent, de Saccard. S'attaquer à pareil sujet, c'est viser le cœur de l'œuvre de Zola. L'entreprise était donc redoutable, comme le sont ces études d'aspect faussement confortable qui consistent à suivre un motif, un thème, un sujet à travers une œuvre. Deux solutions étaient possibles : une thèse-somme qui aurait rassemblé toutes les réf-

rences à Paris, identifié toute la documentation utilisée par Zola, comme l'a fait Henri Mitterand pour chacun des romans dans l'édition de la Pléiade, dressé l'inventaire des personnages nés du pavé parisien, etc. Ou bien une vue en raccourci des différents niveaux, historique, moral, social, artistique en suivant ce fil conducteur de la ville. C'est de cette formule que se rapproche l'étude de M. Kranowski, mais sans apporter tous les résultats escomptés.

L'auteur l'a divisée selon la chronologie de Zola : les prémisses que constituent les romans de jeunesse ; *les Rougon-Macquart*, morceau de résistance ; et enfin Zola « prophète de la cité future » avec *Paris dans les Trois villes*. M. Kranowski a consulté de nombreux ouvrages sur le Paris du Second Empire (Maurice Allem, Robert Burnand, J. M. et Brian Chapman et surtout David Pinkney et Denis Poulot), et celui de Pierre Citron sur *la Poésie de Paris dans la littérature française de Rousseau à Baudelaire* qu'il cite souvent, mais il le fait avec une modestie excessive qui laisse souvent en suspens des remarques qui auraient pu donner des développements neufs. Ce n'est pas analyser que d'invoquer, sans toujours aller voir plus avant, « le portrait vivant, souvent poétique et original » (p. 16) ou « la description habile » (p. 38) que fait Zola de la capitale. Pour les romans de jeunesse plus particulièrement, l'étude ne s'attache pas assez à la caractérisation de la ville. Si M. Kranowski lui accorde avec raison beaucoup plus de place pour *les Rougon-Macquart*, il se perd un peu trop dans des commentaires sur les personnages (par exemple dans *l'Assommoir*, pp. 74-75, et *Pot-Bouille*, pp. 90-97). Zola, nous dit-il, recueillait « autant de faits que possible sur son sujet » (p. 63) avant d'entreprendre un roman : les

<sup>1</sup> Stefan Max (cité par M. Kranowski) indique dans les *Métamorphoses de la grande ville dans les Rougon-Macquart* (Paris, Nizet, 1966), pp. 13-14, des orientations possibles de recherches. Il aborde lui-même les « métamorphoses » de Paris sous l'angle de la technique descriptive.